

N'ayant pas lu les Méditations métaphysiques, j'avais l'intention de rendre une copie blanche, et je l'aurais fait si je n'avais pas été saisi d'un doute. Doute de me complaire dans des préjugés résultant d'une vaniteuse ignorance. Doute de prétexter la futilité du sujet pour légitimer une paresse, c'est-à-dire doute de m'être trompé en étudiant la philosophie. Après avoir fait table rase de ce qui pouvait être des préjugés, j'ai examiné la situation, qui m'a conduit à la critique détaillée ci-dessous. J'assume la note à laquelle me conduiront mes propos, qui risquent d'être incompris et perçus comme subversifs. Même si une telle démarche risque inéluctablement de faire tendre ma moyenne vers zéro, j'espère malgré tout que vous m'accorderez quelques points pour l'effort consenti. Je ne pense pas être totalement hors sujet. Comme la philosophie est par définition une réflexion critique (Descartes disait lui-même que « douter, c'est penser »), je préfère vous exposer mon point de vue, probablement contestable à certains égards -usant d'une franchise que certains philosophes de l'époque hellénistique et romaine qualifiaient de « parrhêsia »- à céder sur mes convictions pour séduire un professeur et en obtenir une bonne note. Car, pour moi, ce qui fait la qualité d'une vie est son authenticité. Je ne prétends pas détenir la vérité ou le savoir : les recherchant, je serais ravi d'être confronté à vos objections pour progresser sur cette voie. J'espère que vous répondrez à ce pamphlet, comme j'ai pu suivre vos cours et produire cette copie ; peut-être parviendrez-vous ainsi à me convaincre de lire Descartes.

Gilles Deleuze, dans son Abécédaire¹, disait que comprendre la pensée d'un philosophe, c'est comprendre le problème qu'il a voulu résoudre. Descartes à l'époque baroque. Il a étudié chez les Jésuites, où régnait une tradition scolastique. Déçu par cet enseignement, il s'intéressa aux mathématiques et rechercha un moyen d'accéder à la vérité dans les sciences, contre le dogmatisme religieux de l'époque, qui a par exemple condamné à mort Galilée. Son problème, ou plutôt le problème de son époque est donc, pour l'énoncer succinctement, que l'accès aux vérités scientifiques et à la vérité sur l'homme est condamné par le pouvoir intellectuel en place ; pour ce pouvoir, il ne saurait y avoir d'autres vérités que celles énoncées par la parole divine. De plus, les différentes croyances engendrent des conflits en cette période de guerres de religion. C'est pour cela que Descartes recherche l'accès à la vérité universelle et indubitable, et cherche pour cela à fonder une méthode fondée sur l'intuition et la déduction.

Je ne critique pas la philosophie de Descartes, ni ne conteste la grandeur et l'influence majeure de la pensée Cartésienne : les deux questions qu'elle souleva, à savoir *le rapport entre l'âme et le corps* et *atteindre la connaissance par des idées claires et distinctes* ont été le sujet d'interrogation de la plupart des philosophes durant près d'un siècle et demi. Cette philosophie constitue les racines de la science moderne. Mais pourquoi étudie-t-on encore Descartes aujourd'hui ? Si on me répond que Descartes fait partie des classiques et des incontournables, je répondrai que l'autorité ne fait pas la légitimité.

Sur l'intérêt d'étudier l'œuvre de Descartes, tout d'abord. S'il est nécessaire de savoir que Descartes a existé, de connaître ces principales idées et œuvres, je ne vois pas ce que peut nous apporter l'étude durant un semestre des Méditations Métaphysiques. Est-ce que l'Eglise, en occident, conteste encore la véracité de la science ? Pas à ma connaissance. Tout le monde est forcé de reconnaître les avancées scientifiques de ces derniers siècles. Aujourd'hui, il ne saurait y avoir de critique sur les thèses soulevées par Descartes ; tout au plus, l'interprétation de certains passages peut parfois engendrer quelque polémique, à l'instar de celle entre Michel Foucault et Jacques Derrida sur la « folie » dans le Cogito il y a quelques décennies. Le but, le sens de la philosophie, n'est-il pas pourtant de penser notre sort actuel ?

Vous m'objecterez peut-être qu'avoir une certaine culture philosophique est nécessaire pour philosopher, penser par soi-même et sortir de la *doxa*. Je ne conteste pas qu'une culture puisse aider à philosopher, à se poser des questions auxquelles nous n'aurions pas pensé autrement ; au contraire : l'apprentissage de concepts et de leurs acceptions philosophiques sont même indispensables. Je trouve en revanche que l'académisme confond parfois la finalité et les moyens. La culture doit servir à la philosophie, et non à la culture². Les exercices que nous pratiquons nous préparent au Capes ou à l'Agrégation ou, pour les plus motivés, au doctorat. Ils font de nous des exégètes, non des philosophes, et n'engagent à rien. Trop souvent, les sujets de dissertations nous incitent à la sophistique et ne sont qu'exercice de rhétorique, où l'on nous demande davantage de synthétiser habilement un corpus qu'exercer notre entendement. J'ai l'impression que les formations de philosophie fabriquent des techniciens de la philosophie, comme les écoles d'ingénieurs en informatique fabriquent des techniciens de l'informatique. C'est grave.

¹ Abécédaire de Gilles Deleuze, H comme histoire de la philosophie (document vidéo).

² Si ce n'est pas le cas, il faudrait commencer par rebaptiser la formation « Histoire de la philosophie », comme les UFR d'art s'intitulent « Histoire de l'art ».

Le problème ne vient donc pas des auteurs que nous étudions, mais de la manière dont nous les étudions, qui fait de nous des spectateurs de la philosophie. Si cette passivité dérange un grand nombre d'étudiants³, déçus par certains aspects de la formation, il est triste de constater que personne n'ose discuter, examiner et critiquer cette manière d'étudier. Un comble, alors que nous sommes dans un UFR de philosophie, et que nous étudions Kant ! Notre génération ayant été éduquée dans la passivité (dont le comportement devant la télévision est l'archétype), elle en est une d'individus pusillanimes et, ne sachant trouver en elle ce qui pourrait contribuer à son bonheur, se rassure et tente désespérément de se donner bonne conscience en potassant un corpus, sans y voir au delà.

Qu'avons-nous fait ce semestre dans l'Unité d'Enseignement d' « Histoire de la philosophie moderne »⁴ ? Nous avons étudié en détail les Méditations Métaphysiques, en répétant ce qu'ont déjà dit des commentateurs, sans remettre en question les opinions que nous colportons, sans nous demander pourquoi nous étudions cela. Un comble, alors que nous avons travaillé sur le doute cartésien ! Si les élèves les plus consciencieux sont peut-être devenus des Cartésiens, ils sont pourtant loin d'être devenus des penseurs ou des philosophes, donc ce que Descartes était (indépendamment de l'originalité et la portée de la pensée). Ce que je veux dire par là, c'est que le fait de passer sa vie à étudier un philosophe n'implique pas forcément que l'on développe sa pensée pour autant. Au contraire : l'idéalisation tue la subjectivité.

La philosophie doit pourtant nous enlever nos ornières, nous faire nous poser des questions, non nous faire analyser des réponses à des questions surannées (fussent-elles de philosophes). Est-il aujourd'hui plus important de démontrer que l'homme est, ou d'étudier l'homme lui-même ? Est-ce qu'étudier les Méditations métaphysiques nous permet de nous éveiller, de nous transformer intérieurement ? Est-ce que cela nous permet d'aboutir à une vraie culture, à une « paideia au sens vrai du mot, c'est-à-dire au développement harmonieux de toute la personnalité humaine, culminant dans l'acquisition de la sagesse comme art de vivre »⁵, paideia dont l'ensemble des écoles de philosophie de l'Antiquité était le but ? Si l'on fait abstraction du contenu, nos cours, trop souvent, font davantage songer à du catéchisme qu'à un enseignement philosophique tel qu'il était dispensé dans l'Antiquité. La pensée Antique, de Socrate aux philosophies hellénistiques et romaines, nous enseigne pourtant qu'il n'y a pas de vrai savoir sans un mouvement de conversion intérieur qui passe par le dialogue. Les textes écrits seuls, comme le dit Platon⁶, font des hommes des semblants de sages, non des sages véritables.

A mon sens, le plus intéressant chez Descartes, ce n'est pas qu'il ait écrit le Discours de la méthode ou d'autres œuvres, mais qu'il soit resté lui-même malgré la pression de son époque pour pouvoir produire son œuvre. D'où l'essentiel appel Socratique à être soi-même, à se soucier de soi pour cela, et donc à se connaître soi-même. Là est l'essence de toute philosophie, ce que semble occulter l'académisme en nous noyant de références philosophiques et de commentaires en tout genre. On pourra me dire que Socrate n'a rien écrit ; il serait pourtant possible de trouver des références à se soucier de soi un peu partout, que ce soit dans la philosophie Antique⁷ ou chez d'autres auteurs qui nous sont plus proches⁸.

Je pense pourtant qu'étudier Descartes pourrait être utile et nous permettre de comprendre le monde dans lequel nous vivons. Mais, pour cela, il faudrait néanmoins l'étudier autrement, de manière à nous regarder nous-même. Au delà du XVIIIe siècle, il serait sans doute intéressant de faire des comparaisons (analogies et différences) entre l'époque de Descartes et la notre. Comparer l'excès de croyance aveugle au Moyen-âge avec l'excès de calcul et de méthode qui caractérise notre époque serait peut-être instructif. On pourrait essayer de voir si « Philosophia ancilla technicae » ne pourrait pas se substituer à la formule « Philosophia ancilla theologiae » ou, pour le dire autrement, si le dogmatisme Chrétien n'aurait pas été remplacé par un « dogmatisme scientifique », expression usitée par plusieurs penseurs reconnus, Feyerabend ou Kuhn par exemple⁹. On pourrait comparer le renoncement à soi du Christianisme à celui de notre société technoscientifique, où nous sommes noyés d'informations et plongés dans une hâte perpétuelle au nom de la performance requise pour le développement. On pourrait comparer la récupération Chrétienne des auteurs antiques à l'époque de Descartes (notamment chez les Jésuites) avec l'irruption de la philosophie des sciences dans les cursus des UFR de philosophie. Les premières universités furent fondées au Moyen-Age par et au service de l'Eglise qui avait le pouvoir. Celles de notre époque tendent-elles à l'émancipation de l'Homme,

³ Bien que la plupart n'osent pas le dire haut et fort.

⁴ Je prends votre cours comme exemple, mais tiens à préciser que ces remarques pourraient s'appliquer à d'autres.

⁵ Ilsetraut Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée Antique*, P15, Etudes Augustiniennes.

⁶ *Phèdre*, 275b

⁷ De Platon (Alcibiade) à Marc Aurèle, Michel Foucault analyse l'évolution du souci de soi dans la philosophie Antique dans l'*Herméneutique du sujet*.

⁸ Nietzsche, Schopenhauer ou Kierkegaard, par exemple.

⁹ Voir Feyerabend, *Contre la méthode*, chapitre 18, 1975. Un ouvrage de Kuhn s'intitule « The function of Dogma in Scientific Research ».

comme le souhaitaient les philosophes des Lumières, ou sont-elles de plus en plus au service de l'économie, comme en témoigne la récente réforme LMD visant à adapter les formations au marché du travail ?

Au lieu d'étudier séparément l'œuvre de Descartes et son contexte comme nous l'avons fait¹⁰, il conviendrait d'analyser la nature de leurs relations. Si là est notre exercice par la dissertation, il me semble que le cours nous oriente dans la direction opposée. Un cours ne doit pas nous apporter des réponses par des commentaires, mais nous faire nous poser des questions essentielles. Il n'est pas nécessaire de suivre un cursus de philosophie pour lire soi-même des œuvres en s'appuyant sur des commentaires.

Je pense donc que l'académisme nous met parfois des ornières au lieu de nous en enlever, en nous faisant nous focaliser sur le détail de doctrines comme celle de Descartes. Etudier Descartes sans prendre de recul sur sa philosophie ne saurait nous ouvrir l'esprit ; j'y vois plutôt une sorte d'onanisme narcissique à la gloire de la pensée scientifique du système dans lequel on vit. Etudier les philosophes ou les courants philosophiques en purs exégètes ou historiens de la philosophie ne permet pas de prendre du recul sur le système dans lequel on vit, et le risque de fuir les problèmes contemporains et d'occire la philosophie est bien réel. Il serait pourtant intéressant de s'interroger sur notre système, sur ses enjeux qui ne semblent plus être ceux de l'époque des Lumières (émancipation de l'homme, justice, bonheur de tous les hommes...), à l'heure où la performance est devenue une véritable idéologie, à l'heure où le pouvoir en place mène une véritable guerre contre l'intelligence. Est-ce que la vie n'est pas justement autre chose que la performance ? Que dire de l'apparition de pathologies comme la dépression, l'apparition d'addictions au XXe siècle ? Aujourd'hui, « la dépression est la chose au monde la mieux partagée ». Qu'en est-il du destin de l'humain à l'aube de la « posthumanité »¹¹ où, avec le développement de la techno-science -, la technique concourra à « la domestication de l'Être »¹² ? La jeunesse est-elle optimiste quant à l'avenir ? Est-ce que se poser ces questions est compatible avec l'idéologie scientifique ambiante, chauvine, qui ne cache plus son cynisme, le bonheur de l'humanité n'étant pas le but du développement ?

Alors on pourra m'objecter que l'académisme ne saurait s'exprimer à ce sujet, par manque de recul. Soit. Il serait temps pour nous de prendre du recul par rapport au système et de nous replonger dans la « tekhnê tou biou » des philosophes antiques, c'est-à-dire apprendre à ne pas vivre comme des girouettes, à ne pas être *stultus*, apprendre à faire de notre vie une œuvre d'art, c'est à dire à modeler nous même notre vie, à la rendre unique et non informée. Je crois que le mieux-vivre est le but initial de toute vraie philosophie, et donc qu'il est essentiel de se demander comment il faut vivre et pourquoi, au delà de tous les concepts abstraits que nous étudions. Il faut garder à l'esprit que *sophia* de φιλο-σοφία a un double sens : celui d'amour de la vérité, mais aussi d'amour de la sagesse. Ces deux notions étaient liées jusqu'à Descartes, où la sagesse fut mise en l'ombre par le savoir scientifique. Philosophier n'est pas uniquement manier des concepts abstraits ; à regarder uniquement vers le ciel, on peut savoir où on marche, à l'instar de Thalès qui tomba dans un puits dont il avait oublié l'existence, alors qu'il regardait les étoiles. Comme le dit Pierre Hadot, « le discours philosophique prend son origine dans un choix de vie et une option existentielle, et non l'inverse »¹³.

Vous pouvez également m'objecter que philosopher nécessite une certaine rigueur (pour construire des raisonnements philosophiques, par exemple), et que c'est bien là l'objet des Méditations. Je ne conteste pas la rigueur, mais souligne ici encore que la méthode, restrictive, peut nous détourner de l'essentiel. La méthode ne fait pas le philosophe. Pourquoi un musicien de jazz des années 40 à 70 comme le contrebassiste Charles Mingus est-il incontestablement meilleur que quelqu'un de plus contemporain comme Jaco Pastorius ? Ce n'est certainement pas pour son niveau technique, qui était inférieur. En revanche, il avait quelque chose de très intense à exprimer par sa musique. En philosophie, c'est pareil : la méthode n'est qu'un outil. Socrate n'a jamais lu Descartes, mais exhortait les gens à se soucier d'eux mêmes, en se connaissant eux-mêmes. Car – et nous l'oublions trop souvent- l'accès à la vérité suppose également un travail sur soi, pour pouvoir accepter cette vérité, ce dont ne parle pas Descartes. Cette éthique qui fait cruellement défaut dans notre société ne saurait se trouver dans la méthode... Nietzsche philosophait à la dynamite ; à la lumière des découvertes d'Einstein, il faudrait aujourd'hui philosopher à la bombe nucléaire. Si vous trouvez ma position anarchique, je la préfère à celle de cet aporétique dogmatisme qui requiert cécité et marginalise tout ce qui sort de la norme.

¹⁰ Le premier cours a été consacré à un rappel des principaux faits historiques et de l'œuvre de Descartes, et nous nous sommes immédiatement plongés dans les Méditations ensuite.

¹¹ Voir l'article de Dany-Robert Dufour, directeur de programme au Collège international de Philosophie. Le monde diplomatique, P14-15, Avril 2005.

¹² Citation extraite d'une conférence de Peter Sloterdijk, utilisée par D-R Dufour dans ce même article.

¹³ Pierre Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, P18, Folio essais, 1997